

7 janvier 1917. Il était 3 heures du matin. Le vent glacé soufflait sur cette petite maison d'où la fumée s'échappait, se mêlant à la neige qui tombait en biais sur un sol déjà gelé. Et malgré ce décor désolé, malgré la nuit bien avancée, malgré le ciel menaçant, cette maisonnette semblait un asile de bonheur. Ses fenêtres étaient éclairées par des bougies dont les flammes, à l'abri du vent, montaient en direction du bas plafond. Des silhouettes se devinaient derrière les carreaux embués. Un feu de bois chargé de grosses bûches ronronnait dans le poêle dont la lumière projetait des images fantasmagoriques sur les murs blanchis. Les couchettes disposées autour semblaient prêtes à absorber cette chaleur si précieuse. Cette nuit-là, même un chien n'aurait pu dormir au-dehors sans se glacer les os, et les oiseaux nocturnes comme la chouette ou le grand-duc avaient préféré la chaleur de leur nid au froid glacé.

On pouvait pourtant percevoir le bruit d'un attelage dont les cloches tintinnabulaient au rythme des pas lourds du cheval. Conduit par une forte femme, il s'approcha pour s'arrêter au plus près de la porte d'entrée. La dame en descendit, emmitoufflée dans des foulards qui la couvraient de la tête aux pieds, tandis qu'un homme âgé, petit, à la limite de la maigreur attrapa les brides en claudiquant légèrement. Il ne parla pas. Il conduisit l'équidé aux babines gelées dans l'écurie. Malgré les stalactites qui en décoraient l'entrée, il y

faisait moins froid. L'homme ne le détela pas. Pas le temps, il le ferait plus tard. Pour le moment, sa seule préoccupation était cette femme en travail, l'épouse de son fils, qui allait donner naissance à son premier enfant.

Il entra dans l'isba et se détendit en percevant la chaleur du bois qui crépitait dans le poêle. Un chaudron était posé dessus, l'eau bouillante chantait déjà. Il se frotta les mains et regarda la sage-femme qui se préparait. Boris, c'était le nom du beau-père de l'accouchée, se dirigea vers une étagère d'où il retira une bouteille de vodka. Il but à même le goulot, fit un rot retentissant et s'essuya les lèvres avec le bas de sa manche, sous le regard méprisant de la mère Vera, la prétendue sage-femme du village et des environs. Pas de diplôme, un titre que seule justifiait l'expérience. Depuis vingt ans qu'elle exerçait cette fonction, elle n'avait perdu que deux bébés qui se présentaient mal. Si son savoir aurait pu la conduire à provoquer des avortements, elle s'y était toujours fortement opposée, malgré le nombre de jeunes filles enceintes contre leur gré, victimes d'un viol ou de l'abus de vodka et du sang chaud qui coulait dans les veines des moujiks. Respectée par tous, elle était la mamie Vera de presque tous les moins de vingt ans du village.

Pour l'heure, elle était occupée à ausculter la jeune femme qui se tordait de douleur. Mamie Vera avait suivi la grossesse d'Olga. Malgré un corps robuste, celle-ci avait été très fatiguée ces derniers mois. Mamie Vera n'ignorait pas que l'accouchement serait difficile. Elle releva la tête et s'adressa à Boris.

— Tout va bien. L'enfant arrive. Il y en a plus pour longtemps. Tu devrais t'allonger un peu. Pas besoin que tu tombes malade. Une accouchée plus le bébé, c'est bien assez pour moi.

Boris la regarda, sourit et s'enfila une autre rasade de vodka. Nouveau rot de satisfaction. Puis il s'assit sur le bord du lit, les yeux dans le vague.

— Je peux pas. Je suis inquiet de savoir comment qu'il est, mon petit-fils.

— Ou ta petite-fille. C'est pas toi qui décides. Le Bon Dieu, y sait ce qu'il fait, rajouta-t-elle en se signant.

— Je préfère un gars. Il pourra me donner un coup de main pour le travail. C'est pas ce qui manque ici.

— Tu as tant que ça à faire ? La Sonia te donne pourtant bien de l'aide.

— Oui, je peux pas dire. Elle est courageuse et s'occupe bien de la maison et du potager. Mais sans Dimitri, le travail est plus dur. Il manque, mon fils, depuis qu'il est à la guerre. Je ne suffis plus à la tâche. Une seule permission et cet idiot n'a rien trouvé de mieux à faire que d'engrosser sa femme.

— J'ai entendu dire que la tienne, de femme, la Sonia, t'aidait bien pour tanner la fourrure des zibelines, renchérit-elle.

— C'est bien vrai.

— Ça rapporte bien, toutes ces misères que tu leur fais, à ces malheureuses bestioles ?

— Dame oui. Avant. Mais avec la guerre en Europe qui n'est pas finie et le mari de la petite qui est quelque part avec l'armée... on ne sait pas où... On commence à manquer. Ces grèves, ces manifestations... La Douma ne sait plus quoi faire. Toi aussi, tu as entendu parler de cette idée de révolution ? Moi, il faut dire que j'ai bien du mal avec les contrebandiers. Mes belles fourrures de zibeline de Bargouzine, c'est les plus chères, mais il n'y a pas mieux. Si ça continue, ils voudront plus prendre le risque de passer la frontière avec la marchandise. Il y en a même qui trouvent que ce que je fais, c'est pas bon pour le pays. Ils disent que je l'appauvris en vendant mes zibelines aux étrangers. Ils commencent à me faire des histoires.

— En plus, tu es juif. Y en a beaucoup qui le savent. Ils aiment pas.

— Je sais bien. Je me méfie.

— Qu'est-ce que tu vas faire s'ils viennent brûler ton isba ?

— Je serai parti avant. Dès que le Dimitri revient, j'embarque tout le monde et on part en France. Là-bas, j'ai mes meilleurs clients.

— Tu as de quoi ?

— Tu es bien trop curieuse.

— Quand même.

— Je ne suis pas idiot. Occupe-toi donc de tes affaires, pas des miennes. Vois si la future mère va bien.

Seule la fragilité de l'Olga inquiétait Vera, désormais. Courageuse, Olga se forçait à ne pas crier. Elle mordait le chiffon que mamie Vera lui avait mis entre les lèvres dès que les lancements revenaient. Assise près d'elle, Sonia tenait la main de sa bru.

Les contractions se firent de moins en moins espacées, et le moment de la délivrance arriva enfin.

Mamie Vera tenait les deux pieds du bébé qui gigotait. Une petite tape sur les fesses, et le nouveau-né se manifesta par des petits cris.

— Amène-moi mon petit-fils, que je voie à quoi il ressemble.

— C'est une fille, ton petit-fils, et je peux te dire qu'elle est en bonne santé.

— Une fille. Je n'en veux pas. C'est un garçon que je voulais.

— Ton fils n'a pas passé la bonne commande, lui répondit la sage-femme en riant.

— Fille ou garçon, moi, je suis bien contente, intervint Sonia.

— Tu es comme toutes les femmes. Tu te contentes de tout.

— Ben oui, la preuve, je me suis bien contentée de toi.

— C'est malin. Allez, amène-moi la petite, que je la

regarde quand même pour voir à qui elle ressemble. Même si c'est une fille. Faut bien savoir.

— Attends. On lui fait sa toilette.

— Comment on va l'appeler ?

— Je ne sais pas, répondit Sonia. Tu as une idée ?

— Pas vraiment. Judith peut-être ? Si Olga est d'accord.

— Et pourquoi Judith ?

— Judith, ça veut dire « juive » en hébreu. Et il y a aussi une sainte patronne. Sa fête, c'est le 5 mai. Un jour, je te raconterai l'histoire des Judith. Faut dire aussi, je n'étais pas sûr d'avoir un petit-fils, alors j'ai cherché dans les livres, au cas où.

— Et si ça avait été un garçon ?

— Tu le sauras quand il viendra. S'il vient un jour. En attendant, passe-moi la bouteille de vodka, que je m'enfile une bonne rasade pour fêter ça.

— Pas trop, tu es grand-père maintenant.

— Et toi grand-mère, lui répondit-il en souriant.

Il regardait maintenant les femmes s'activer. Un léger sourire se dessinait sur ses lèvres au souvenir de la naissance de son unique fils Dimitri. Cela s'était passé de la même façon, sauf que c'était un garçon. Où se trouvait-il maintenant ? Était-il encore vivant ? Des rides apparurent sur son front. Il reprit une rasade d'alcool.

Ça n'avait pas été facile pour Boris. Le *shtetl* où il vivait avec ses parents était constamment la proie de paysans avinés ou de militaires russes. Les pogroms étaient leur seule distraction dans cette campagne. Vols, blessures, viols. Les habitants étaient bien contents lorsqu'ils parlaient sans incendier une mesure. Puis ils pansaient leurs blessures en remerciant Jéhovah qu'il n'y ait pas eu de morts.

Quand Boris avait épousé Sonia, les agressions étaient devenues si fréquentes que le couple n'avait pas eu le choix :

les jeunes mariés avaient décidé de fuir pour essayer de trouver la paix autre part. Ils s'étaient sauvés une nuit, avec pour tout bagage un baluchon et leur amour. Ce n'est qu'au moment de partir qu'ils l'avaient annoncé à leurs parents.

— Si nous trouvons un lieu sûr, nous essaierons de vous faire venir.

C'étaient des vœux pieux, mais tous avaient fait semblant d'y croire.

La Russie n'avait pas terminé sa révolution et son économie était à genoux. Mais la guerre était finie, l'armistice signé. Pourtant, les privations de toutes sortes demeuraient le quotidien. C'était pour tous le système de la débrouille, particulièrement pour les citoyens qui sillonnaient la campagne en quête d'une nourriture qu'ils payaient à prix d'or et que seuls les nantis pouvaient acheter.

Le soleil n'était pas haut dans le ciel. Les oiseaux piaillaient en allant quérir leur pitance de bon matin, parcourant la campagne froide et endormie dans laquelle seules quelques feuilles mortes dorées rappelaient que les arbres avaient un jour bourgeonné. Durcies par le gel, elles craquaient sous les pas de l'homme qui approchait. Sereinement malgré la bise, les poules picoraient dans le jardin de la maisonnette isolée.

L'homme entra sans prévenir. Démobilisé, il était revenu entier, ce qui n'était pas le cas de tout le monde. Une petite fille de près de deux ans, debout sur ses jambes, regardait cet inconnu dans son uniforme râpé. Un coup de vent fit claquer la porte, alertant sa mère qui resta figée sur le pas-de-porte.

— Dimitri ! dit-elle dans un souffle qui ne pouvait porter sa voix. Dimitri ! répéta-t-elle, c'est toi ?

L'homme la regardait intensément, comme empreint de paralysie.

— Olga ! parvint-il à répondre. Oui, c'est moi, Dimitri, ton mari.

La poste aux armées était si désorganisée qu'il n'avait pas pu donner signe de vie depuis longtemps, et Olga craignait qu'il fasse partie de ces nombreux disparus dont on n'entendrait plus jamais parler.

La jeune femme porta ses mains sur ses joues. Ses yeux brillaient, elle était blême.

— Dimitri ! Mon Dimitri !

Puis subitement, elle se rua sur son époux, le couvrit de baisers en murmurant sans cesse son nom. Elle pleurait et riait en même temps. Judith les regardait tour à tour, tandis que Fédor, un laïka de Sibérie qui semblait, lui, avoir compris, manifestait sa joie en remuant la queue. Il n'avait pas oublié cet homme qui le caressait lorsqu'il n'était encore qu'un chiot. Qui le menait à la chasse et lui avait appris comment débusquer le gibier, particulièrement la zibeline de Bargouzine, dont la fourrure était prisée par la famille du tsar et tous les grands de ce monde. Qui, à table, glissait toujours un petit quelque chose en plus dans sa gamelle. Jamais il ne sortait sans l'appeler : « Tu viens, Fédor ? » Maintenant, il était face à lui, après une si longue absence. Il n'avait jamais douté qu'il reviendrait. Son instinct était son espérance. D'un bond, il atterrit sur le dos de Dimitri qui faillit en perdre l'équilibre. Mais ce dernier n'avait d'yeux que pour Judith.

— C'est qui ? murmura-t-il en s'adressant à Olga.

— Ta fille.

— Ma fille ? J'ai une fille ?!

— Oui, c'est elle. Judith, c'est ton papa qui revient de la guerre. Va l'embrasser.

Bien qu'Olga lui ait souvent parlé de son père, la petite fille hésitait. Il avait l'air gentil, mais il était sale dans sa tunique par endroits déchirée. Cet homme, son géniteur, n'était ni plus ni moins qu'un étranger.



C'est alors qu'il s'approcha et s'accroupit devant elle.

— Je sais bien que tu ne me connais pas. Mais si tu savais combien de fois j'ai pensé à toi, combien de fois j'ai imaginé que j'aurais un jour un enfant. Je t'ai souvent imaginée, et tu es exactement comme je l'espérais. Belle, puisque tu ressembles à ta maman. Et tes yeux me disent que tu es bien ma petite fille. Tu peux venir dans mes bras si tu veux. Mais nous avons tout notre temps pour faire connaissance. Je t'aime déjà et je serai un bon papa.

— C'est vrai que tu m'aimes ?

— Oui, et même très fort. Tu viens m'embrasser ? ajouta-t-il en ouvrant les bras.

Judith se précipita vers lui en criant qu'elle avait enfin un papa. L'homme essuya furtivement une larme, mais une autre apparut, et encore une, et il les laissa couler. C'étaient des diamants qui glissaient le long de ses joues râpeuses. Les aboiements du chien et les cris de joie avaient attiré Boris qui resta tétanisé sur le pas de la porte, insensible au froid vif de cette fin novembre, sans réaction face à la chaleur qui quittait son foyer pour faire place à la bise.

— C'est toi Dimitri ? C'est toi, mon fils ?

— Oui. Pourquoi, tu en as un autre ? répondit-il en serrant son père dans ses bras.

— Tu vas bien ? Tu as beaucoup maigri. C'était dur ? Je vais chercher ta mère. Je vais la prévenir doucement, sinon elle va se trouver mal.

Une fois l'émotion passée, Sonia s'activa à son fourneau afin de réchauffer le *borchtch* qu'elle accompagnerait de quelques *pirojki*, tandis que Boris servait deux grands verres de vodka. Olga, sa fille sur les genoux, ne quittait pas son mari des yeux.

La situation dans le pays n'était pas de tout repos et les arrestations succédaient aux arrestations. Les *moujiks* du

village, qui enviaient le trafic de zibelines de Boris, avaient un comportement agressif envers sa famille. Ce dernier avait bien tenté d'acheter quelques consciences, mais les *moujiks* devenaient de plus en plus exigeants et certaines réflexions concernant ses origines juives le renvoyaient à ses craintes, avant qu'il ne fuie le *shtetl* de ses parents. Alors un soir, à la veillée, comme Judith était couchée, il fit part aux siens de ses intentions. La bouteille de vodka était sur la table et les femmes buvaient le thé bouillant du samovar.

— Voilà, commença Boris après avoir avalé cul sec un verre d'alcool et fait tomber la dernière goutte dans ses mains qu'il frottait comme le faisaient déjà son père et probablement son grand-père avant de sortir dans le froid. Je vais vous raconter comment et pourquoi, moi qui étais menuisier, je me suis mis à la chasse et au commerce de zibelines. Un jour où j'étais allé dans la forêt ramasser du petit-bois dont j'avais besoin pour décorer une chaise, j'ai entendu des râles tout près de moi. Je me suis méfié : cela pouvait être une ruse de *moujiks* qui auraient voulu me dépouiller. Je me suis donc avancé prudemment. L'homme était là, couché sur le côté. Le visage grimaçant de douleur. C'était un vieil homme. Près de lui, un fusil, qu'il tentait de cacher, craignant sans doute qu'un rôdeur le lui vole. Une fourrure était dissimulée sous son habit. Il semblait mal en point. Il avait ôté une chaussure et sa cheville avait une belle taille. Il m'a dit avoir glissé sur un rondin de bois mouillé, et qu'il ne pouvait plus poser le pied par terre. Je ne pouvais pas le laisser. À son âge et dans son état, s'il restait seul, j'étais certain qu'il mourrait. Je l'ai mis sur mon dos et je l'ai amené chez moi. Il y avait dans ma remise un peu de paille. Je l'ai couché le plus confortablement possible et l'ai soigné du mieux que je l'ai pu. Je savais ce qu'était une entorse. Après lui avoir nettoyé la jambe, je lui ai bandé la cheville. Pendant tout ce temps, il ne cessait de me regarder.

J'ai approché son fusil de lui. Il a souri. Un peu plus tard, je lui ai apporté une casserole de soupe bien chaude.

« Pourquoi faites-vous tout cela ? » m'a-t-il demandé.

« N'auriez-vous pas fait la même chose ? »

« Oui, je le crois. Mais vous ne me connaissez pas. Vous ne savez pas qui je suis. »

« Vous êtes un vieil homme qui souffre. Vous laisser aurait été comme vous tuer. Maintenant, ne parlez plus. Mangez et reposez-vous. Nous aurons bien le temps de nous connaître. Votre blessure n'est pas grave, mais longue à soigner. »

Boris se versa de la vodka et remplit également le verre de son fils. Ils étaient tous suspendus à ses lèvres.

— Pourquoi nous racontes-tu cela ? lui demanda Dimitri.

— Parce qu'il faut que vous sachiez ce que nous allons devenir. Ne m'interrompez pas. Le vieil homme est resté une quinzaine de jours avant de se remettre et de pouvoir marcher. Le dernier soir, il m'a parlé de son travail. Il chassait les zibelines et vendait leur fourrure. Mais pas n'importe quelles zibelines, celles de Bargouzine. La fourrure la plus fine, la plus soyeuse, la plus dense. Il gagnait beaucoup d'argent et ne savait qu'en faire. Il vivait seul, sans famille, sans ami. « La chasse à la zibeline est tout un art, m'a-t-il dit. Et si vous le voulez, je peux vous l'apprendre. Ce sera ma façon de vous remercier. » Sur mon accord, il me donna toutes les indications possibles. Comment piéger la bête pour la tuer sans abîmer sa fourrure. « Ce petit animal qui ne pèse qu'un peu plus d'un kilo et ne mesure pas plus de cinquante centimètres est recherché par tous les aristocrates. La famille du tsar et les riches maisons du monde entier. Je vends les miennes en France pour les femmes qui en font des manchons, des manteaux et des garnitures de toute sorte. » J'étais tout ouïe. Il m'a expliqué que le pelage d'hiver était plus doux et soyeux que celui d'été. Aussi, il ne chassait qu'à la saison froide. C'est pourquoi je l'avais trouvé dans le bois, où ces animaux aimaient vivre. Puis il m'a invité

à venir m'installer chez lui, à chasser et à faire le commerce de cette fourrure, pour échapper à l'angoisse. J'ai accepté et, Sonia et moi, nous sommes partis pour le rejoindre. Nous sommes ici dans la maison de ce vieil homme. Il nous l'a léguée à sa mort.

— Tu ne m'en avais jamais rien dit, intervint Dimitri.

— Tu n'avais pas de raison de le savoir.

— Alors pourquoi aujourd'hui ?

— Parce qu'ici, la vie devient dangereuse. Nous sommes à la merci des *moujiks* pleins de vodka et des Russes blancs et même rouges, toujours prêts à organiser un pogrom. Nous devons envisager de partir. Fuir encore une fois... Toi, Sonia, tu as connu les peurs et la souffrance à cause de ces actes abominables. Tu me comprends ?

— Oui Boris, mais nous ne sommes plus jeunes pour partir.

— Suffisamment, répondit-il en bombant le torse.

— Et l'argent pour nous sauver ? À qui vendre notre maison ?

— De l'argent, j'en ai économisé beaucoup grâce au commerce des zibelines. La maison, nous l'abandonnerons, car personne ne doit connaître notre projet. Ils ne nous laisseraient pas partir et nous pilleraient. Et puis, je ne l'ai jamais dit à personne, même pas à toi, ma Sonia. Le vieil homme, avant de mourir, m'a montré son trésor. Une fortune qu'il m'a donnée. Je ne sais pas encore quand nous partirons. Je dois tout organiser. J'ai déjà commencé. Mais ça, c'est une autre histoire. Je vous en parlerai plus tard, dit Boris en se resservant une belle rasade de vodka.

— Tu bois beaucoup Boris, lui dit sa femme.

— Ce n'est pas si souvent que ça m'arrive. Je suis tellement content de vous avoir parlé de mon projet que j'ai envie de me saouler de joie.

Ils partirent un matin du printemps suivant. Le soleil était à peine levé et irradiait la campagne comme seul un peintre de génie aurait pu le faire. Les bourgeons éclataient dans le pré voisin tapissé de fleurs multicolores qui ouvraient leurs pétales pour se donner à la lumière. Les oiseaux n'en finissaient pas de danser dans le ciel comme un corps de ballet. Ils avaient annoncé à qui voulait l'entendre qu'ils se rendaient à un mariage dans la famille et ne seraient absents que deux ou trois jours. Ils n'avaient emporté que très peu de bagages. Plus aurait intrigué leurs voisins. Ils avaient tout laissé : vêtements, vaisselle, tout ce qui fait le bonheur et la fierté d'une maîtresse de maison. Ils n'avaient pris que les choses les plus précieuses et les moins encombrantes : photos, pour Sonia, et, pour Boris, un vieux châle de prière qui avait appartenu à son grand-père, la *mezouza* qu'il avait décrochée de la porte, bien que sa religion ne le permette pas, et qui était invisible aux yeux des *moujiks* menaçants. Il avait déterré le sac de jute dans lequel se trouvaient un chandelier à sept branches, la *menora* de Hanoukka, le gobelet à *kiddouch*, les tefillins reçus lors de sa *bar-mitsva* et son petit livre de prières tout racorni d'avoir servi tant de fois. Ils prirent place, tous les cinq, dans leur carriole que tirait un cheval habitué à la route cabossée. Fédor le chien essayait de suivre l'attelage. Il avait compris qu'il ne les reverrait pas. Il s'arrêta, aboyant

sa détresse de les voir partir. Puis ses plaintes s'estompèrent comme s'évanouissait son image. Dimitri conduisait. Sur les genoux de sa mère, Judith regardait tout autour d'elle. Jamais elle n'était allée aussi loin. Ses yeux balayaient le paysage de droite et de gauche. Boris, assis aux côtés de son fils, lui expliquait ce qui allait advenir.

— Nous prendrons le train dans une petite gare qui nous mènera à Moscou et de là, nous partirons pour la France.

— Mais il faut un visa.

— Oui, les voilà, dit-il en sortant de sa poche les précieux documents.

— Ce sont des vrais ?

— Oui, et ils m'ont coûté une fortune. En fait, une grande partie des peaux de zibeline et un sac de pièces d'or.

— Tu avais tout ça ?

— Oui. Je t'ai dit que le vieil homme que j'avais sauvé avait une très grande fortune.

— Et tu l'as avec toi ?

— Non. L'argent nous attend à Paris.

— Tu en es certain ?

— Oui.

— Et si tu te trompais ? Si tu t'étais fait berner ?

— Il nous resterait la vie et ça, ça n'a pas de prix. Plutôt vivre en France que mourir en Russie sous les coups des *moujiks* ou des soldats ivres. D'ailleurs, ne dit-on pas « heureux comme un Juif en France » ? Mais rassure-toi, j'ai pris toutes mes précautions. Un logement suffisamment grand pour nous tous nous attend dans le quartier des fourreurs où mon associé a ses affaires. En fait, depuis quelque temps, j'envoyais les peaux sans me faire payer. L'argent restait en France. Mes peaux se vendent très bien et la somme qui nous attend sera largement suffisante pour tenir un certain temps, ajouta Boris en saisissant une bouteille de vodka qu'il porta à sa bouche puis qu'il présenta à Dimitri, qui fit de même.

Il leur fallut deux heures pour arriver enfin à la petite gare, ou plutôt à la bicoque en rondins de bois entourée par quelques arbres aux branches touffues qui faisait office de gare. Seul l'écriteau, malgré la peinture qui s'écaillait, signalait l'arrêt d'un train. Il n'y avait pas de quai, uniquement des rails qui s'étiraient à l'infini, dans la direction où la famille se rendait. Ils entrèrent dans la seule taverne du village, à deux pas de la station. Quelques tables, peu de consommateurs. On n'y servait que le *goulasch*. Ils n'eurent donc pas à choisir. Les hommes l'accompagnèrent d'une vodka de pelures de pommes de terre et de maïs, distillée par le tavernier. Les femmes se contentèrent d'eau claire de la fontaine. Les voyageurs étaient l'objet de la curiosité du patron de l'estaminet et de ses quelques clients. Inquiet, Boris ne desserrait pas les dents, craignant qu'un *moujik* ne vienne lui demander quelle était sa destination. Il aurait vite fait de se rendre compte que la situation n'était pas normale, et il aurait peut-être alerté les autorités. Le reste de la famille en fit autant. Le déjeuner se déroula donc dans un silence de cathédrale. Les quelques consommateurs quittèrent l'estaminet un par un. Bientôt, la famille de Boris se retrouva seule à occuper la salle. Ce dernier se sentit soulagé. Les clients de la taverne étaient tous partis sans poser de questions, sans demander d'où il venait ni où il allait. Le train qu'il devait emprunter n'arriverait que dans une heure, mais les retards étaient le lot quotidien des chemins de fer russes.

Enfin, on entendit au loin le sifflement de la locomotive à vapeur. Il y avait énormément de monde dans les voitures et la famille eut du mal à se caser. Au bout de trois heures, le train entra enfin en gare de Moscou. Ils étaient fourbus. Le convoi pour Paris était en gare. Ils voyageraient de nuit et avaient retenu un compartiment pour eux seuls. Sonia et Olga avaient préparé de quoi se nourrir, et le thé était

encore tiède dans le thermos. Fatiguée, Judith rechigna à manger et s'endormit aussitôt. Lorsque le contrôleur passa, il y eut un moment de panique. Et si les billets qu'on avait vendus à Boris étaient faux ? L'homme tourna et retourna les documents, regarda avec suspicion les voyageurs, puis partit sans les saluer. Vaincus par la fatigue, l'émotion, le doute et la peur, ils s'endormirent. Dans la nuit, au passage des frontières, des douaniers montèrent dans le train pour la vérification des visas. Tout était en ordre, ils ne s'attardèrent pas. Boris respira profondément, un grand sourire aux lèvres : le train circulait maintenant en France. La fin de ce voyage approchait. Collés aux fenêtres, ils regardaient défiler ce paysage si différent de celui auquel ils étaient habitués. Se succédaient les petits villages au centre desquels les maisons entouraient l'église, comme en Russie, bien que celle-ci soit d'une architecture différente. Les prés où paissaient tranquillement les vaches en les regardant passer étaient les mêmes que chez eux. Les champs cultivés, labourés par des paysans qu'ils voyaient au travail, ressemblaient à ceux de leur village.

Début de l'année 1920. Judith a déjà fêté ses trois ans. C'est un Paris inondé qui l'accueille sous le soleil doux que reflète la grande crue de la Seine. La famille est heureuse de poser enfin les pieds sur le quai de la gare parisienne. Des porteurs proposent leurs services. Elle n'en a pas besoin. Tout ce qu'elle possédait est resté dans la maison de bois en Russie. Les crieurs de journaux annoncent qu'Hitler vient de fonder le parti national-socialiste. Nos voyageurs ne comprennent pas le français, mais les regardent amusés. Ils auraient compris l'importance de la nouvelle que cela n'aurait rien changé. Comment pourraient-ils savoir que ce qui va se passer marquera à tout jamais leur vie ? Au bout du quai, un homme fort agite une pancarte portant le nom



de Boris. C'est son nouvel associé qui est venu les accueillir à la gare. Ils se parlent en russe, se donnent l'accolade. Boris présente sa famille. L'homme est imposant et son sourire semble sincère. Judith a peur de tout ce monde qui s'agite autour d'elle et se tient serrée contre sa mère. Ils sortent de la gare. La famille fait ses premiers pas sur le sol parisien...